

Critique de Malanka par Enzo Aït Slimani

Derrière le masque

Malanka est un court métrage émouvant. Il parle d'une fête ancestrale, pleine de partage et de traditions, qui soude les habitants et les met en relation avec leurs morts, notamment grâce aux costumes. Car ceux-ci sont à l'identique de ceux de leurs ancêtres et, quand ils les revêtent, leurs défunts « peuvent ainsi se réveiller en nous », explique la voix off qui nous raconte la fête, accompagnée d'une musique douce.

C'est un rituel hivernal qui respecte scrupuleusement les mêmes pratiques de génération en génération. Mais c'est surtout « un besoin, comme respirer », nous précise le narrateur pour qui « Malanka est vivante parce qu'on n'a pas de patrie ; parce qu'on a des racines ». Un temps soviétique mais interdit de fêter Malanka, aujourd'hui ni ukrainien, ni roumain, ce peuple voit dans ce rituel sa patrie. Il lui permet d'affirmer son identité, de savoir qui il est.

On ressent ce besoin presque vital de fêter Malanka car un gros plan sur les yeux du narrateur au début du récit nous permet d'entrer en lui et de découvrir cette tradition à travers son regard. C'est une découverte pleine de poésie où les nombreux gros plans et les ralentis nous présentent les participants et les costumes. De plus, le choix de filmer en noir et blanc donne une impression de naturel, sans couleur artificielle, et de luminosité renforcée par le décor enneigé. Il crée aussi un sentiment de nostalgie et tend à effacer les frontières du temps. Car, derrière le masque, il y a, comme une renaissance perpétuelle, le peuple de Malanka.